

Techniques et économies de la Méditerranée antique

M. Jean-Pierre BRUN, professeur

ENSEIGNEMENT : LA PRODUCTION DES PARFUMS DANS L'ANTIQUITÉ.
L'APPORT DES ANALYSES, DE LA CÉRAMOLOGIE ET DE L'ÉPIGRAPHIE
À L'ÉTUDE DES PARFUMS ANTIQUES

Cours

Le cours professé durant l'année 2012-2013 a porté sur l'artisanat des parfums dans l'Antiquité. L'étude de cet important secteur de la vie économique, générateur d'un commerce de luxe dès l'époque archaïque, a été motivée par la découverte et les fouilles de plusieurs ateliers de parfumeurs en Grèce et en Italie (Paestum, Pompéi). L'expérience acquise grâce à ces recherches autorise la critique approfondie d'installations interprétées comme des parfumeries, quelquefois à tort. Le cours a aussi donné l'occasion de retracer les grandes lignes de l'évolution des parfums antiques, d'étudier systématiquement leurs usages et de passer en revue l'ensemble de la documentation concernant les ateliers de parfumeurs, de l'âge du bronze à l'Antiquité tardive^a.

L'évolution de la production et du commerce des parfums

La variété des usages des huiles parfumées, leur évolution au cours des temps et la complexification des recettes ont provoqué des flux commerciaux portant d'un côté sur les matières premières et d'un autre sur les produits finis, c'est-à-dire les parfums mis au point dans un centre de production et exportés dans des contrées plus ou moins lointaines. Ce dernier trafic est celui que les archéologues sont les mieux à même de suivre, surtout au cours du premier millénaire avant notre ère, car les huiles aromatisées étaient expédiées dans des flacons que, depuis plus d'un

a. Les enregistrements audio et vidéo des cours sont disponibles sur le site Internet du Collège de France : <http://www.college-de-france.fr/site/jean-pierre-brun/course-2012-2013.htm> [Ndlr].

siècle, la recherche a progressivement identifiés et datés. Le commerce des matières premières, surtout les substances odorantes, est, quant à lui, pratiquement impossible à retracer à partir des découvertes archéologiques ; notre connaissance repose sur les sources écrites, au premier rang desquelles les œuvres de Théophraste et de Pline l'Ancien et sur quelques documents épigraphiques. L'un et l'autre de ces trafics portant sur des produits de luxe, voyageant loin car légers et d'une grande valeur marchande, ont créé des relations à grande distance et ouvert la voie à d'autres échanges aux côtés des vins, des bijoux et de la vaisselle précieuse. Les archéologues les suivent à la trace, grâce aux flacons que l'on trouve surtout en offrande dans les tombes d'abord aristocratiques, puis populaires mais aussi dans les sanctuaires, les habitations et les thermes. Les fouilles découvrent surtout des conteneurs en céramique ou en verre, mais les onguents et les cosmétiques les plus précieux étaient conservés dans des récipients de métal ou de pierre. Théophraste indique que les parfumeurs, quant à eux, conservaient les huiles dans des vases de pierre ou de plomb (*Des odeurs* 41). Parmi les conteneurs, les gourdes de cuir étaient probablement fréquentes ; les parfums en gros étaient d'ailleurs souvent transportés dans des outres en peau.

L'époque archaïque

Au second millénaire et au début du premier millénaire avant notre ère, le commerce des parfums affecta d'abord le bassin oriental de la Méditerranée, puis les relations entre l'Orient et l'Occident se développèrent à l'époque archaïque sur le substrat d'un réseau de relations diplomatiques entre princes, aristocrates et marchands où les échanges se faisaient par dons et contre-dons. Les parfums constituaient une des composantes de ces échanges de prestige. Les modalités de la diffusion des huiles parfumées par les Mycéniens à l'âge du bronze ne sont pas précisément connues, même si l'on imagine que leur circulation se faisait surtout dans des cercles aristocratiques et princiers. L'Égypte s'affirmait déjà comme un des plus grands pays producteurs de parfums qu'il ne cessera d'être durant toute l'Antiquité. Mais dès le VII^e siècle, les productions égyptiennes furent imitées, notamment à Rhodes qui s'avéra, durant l'époque orientalisante, un pourvoyeur majeur de parfums. Une série d'analyses chimiques effectuées dans le cadre du programme PERHAMO de l'ANR dont D. Frère, de l'université de Rennes, est venu présenter les résultats dans un séminaire tenu le 7 novembre 2012, permet aujourd'hui de caractériser les vases contenant des huiles parfumées et de retrouver certains des composants.

Chypre de son côté exportait, peut-être grâce à des réseaux de marchands phéniciens, des huiles odorantes dans des flacons de style dit « spaghetti ». Sur la côte syro-palestinienne, en Afrique du Nord, en Sardaigne et en Espagne méridionale, les productions phéniciennes et puniques contenues notamment dans des vases à embouchure aplatie pour servir d'applicateur, ont connu une diffusion notable aux VII^e et VI^e siècles. Mais le producteur principal de parfum de l'époque orientalisante et archaïque fut la ville de Corinthe, idéalement placée entre l'Orient et l'Occident. Les vases plastiques et surtout les alabastres et les aryballes produits dans cette cité ont été exportés partout dans le monde méditerranéen, massivement en Occident (figure 1).

Après la domination des parfums de Corinthe, vers le milieu du VI^e siècle, commença la mode du *bakkaris* lydien vendu dans des pots dénommés *lydia*.



Figure 1 : Aryballe corinthien du sanctuaire de Francavilla Marittima près de Sybaris (cliché J.-P. Brun).

Ce parfum à l'odeur safranée était fabriqué à Sardes, ville connue pour être un centre de parfumerie (Athénée, *Les Deipnosophistes* XV, 691d).

Les importations de parfums orientaux ne suffisaient pas à satisfaire la demande de la clientèle étrusque et, dès le milieu du VII^e siècle, des officines locales virent le jour. Elles furent probablement animées au début par des spécialistes venus du monde grec et, dans la seconde moitié du VII^e siècle, les parfums étaient versés dans des flacons imitant les formes de Corinthe mais fabriqués en « *bucchero nero* », puis, au début du VI^e siècle, en style étrusco-corinthien qui reprend, en les simplifiant, les thèmes décoratifs lancés par Corinthe.

Les périodes classique et hellénistique

Par la suite, entre la fin du VI^e et début du IV^e siècle, Athènes vendit, principalement en Italie et dans la mer Noire, de grandes quantités d'huile parfumée dans des lécythes et dans des alabastres artistiquement décorés. Cette prédominance des exportations attiques, que l'archéologie peut quantifier, trouve un écho dans les nombreuses attestations littéraires concernant les parfumeurs, dont certains ont pignon sur rue, sur l'agora ou aux abords.

En fait, à la période classique, la majeure partie des parfums devait être produite dans chaque cité grecque ou orientale. Dans l'Athènes du IV^e siècle, les discours des orateurs mettent en scène quelques parfumeurs. Lysias et Démosthène indiquent que les citoyens aimaient à flâner dans leurs boutiques, situées à proximité de l'agora (Lysias, *Sur la Couronne* 20 ; Démosthène, *Contre Aristogiton* 786).



Figure 2 : Flacons à parfum en céramique commune du I^{er} siècle avant J.-C. trouvés dans le port de Naples (cliché J.-P. Brun).

À partir de la fin du IV^e siècle, les flacons de terre cuite décorés disparaissent pratiquement pour laisser la place à des récipients de céramique commune (figure 2). Ce phénomène signe la séparation entre les parfums de luxe, désormais exclusivement contenus dans des flacons précieux et des parfums de masse, à base d'huile d'olive et d'ingrédients locaux auxquels sont précisément destinés ces conteneurs. L'archéologie n'est dès lors plus à même de retracer les courants commerciaux car seuls les parfums de luxe voyagent loin et ces flacons sont rarement



Figure 3 : Flacon sphérique en verre soufflé de Pompéi datable vers 70 après J.-C. (cliché J.-P. Brun).

décélés, leurs matériaux étant éminemment recyclables et peu caractéristiques d'une provenance précise.

L'Empire romain

Durant l'Empire romain, la généralisation du verre soufflé, largement utilisé pour les flacons à parfums à partir du début du 1^{er} siècle de notre ère, enlève tout espoir de retracer les voies du commerce du parfum par la diffusion des flacons. Leurs formes stéréotypées sont diffusées d'une extrémité à l'autre de l'Empire par des verriers locaux qui suivent des modèles à la mode. Leur diversité tient pour partie à des fonctions différentes. Les flacons globulaires héritiers des aryballes étaient destinés aux huiles utilisées lors du bain ou du sport (figure 3).

Les ampoules sphériques et celles en forme d'oiseau contenaient des cosmétiques, en particulier de la céruse ou du gypse en poudre utilisés comme fard à joue. Les récipients tubulaires étaient adaptés au fard à paupière, noir à base de galène, qu'on puisait avec un stick de bois. D'autres, telles que les bouteilles Mercure, semblent destinées à des préparations médicamenteuses. L'évolution de ces formes permet de dater approximativement leur apparition et leur diffusion, mais non leur origine – à quelques exceptions près.

Les parfums et cosmétiques étaient fabriqués localement, sauf certains, très spécifiques et très luxueux. Les parfums, même « orientaux », étaient élaborés en Occident, souvent par des parfumeurs d'origine orientale. Plusieurs indices convergent en ce sens. De nombreuses épaves du début de l'époque impériale ont été fouillées, mais les archéologues sous-marins y ont découvert fort peu de flacons et aucune cargaison de parfum n'a été mise au jour. D'autre part chaque ville, même petite, possédait un ou plusieurs ateliers de verriers produisant notamment des flacons. Enfin, des inscriptions mentionnant des parfumeurs sont signalées dans plusieurs villes d'Italie et des provinces d'Occident. En Italie, des *thurarii*, des *unguentarii* et des *seplasiarii* sont connus à Rome, Terracina, Naples, Pouzzoles, Capoue, Pompéi, Venosa, Grazzano, Florence, Turin, Vérone, Altinum en Vénétie. La Gaule fournit des inscriptions à Narbonne, Die dans la Drôme, Lyon, Chalon-sur-Saône, Lons-le-Saunier, Reims, et la Germanie, à Cologne, Mayence.

Comme en Grèce classique, les parfumeurs étaient regroupés autour de la place principale de la cité ou dans des rues voisines, ou sur une place secondaire bien connue. La littérature et l'épigraphie donnent les noms et les emplacements des quartiers de parfumeurs de Rome, le long de la Sacra Via et du *vicus unguentarius*, la « rue des parfumeurs » (*CIL VI*, 1974 ; *AE* 1932, n° 22 ; Martial IV, 53). À Capoue, les parfumeurs étaient groupés autour d'une place nommée Seplasia qui avait donné son nom à toute la catégorie professionnelle. Une inscription datée de 337-342 de notre ère rappelle qu'à Pouzzoles, les vendeurs d'encens et probablement leurs confrères producteurs d'huiles parfumées partageaient un quartier avec les verriers qui fabriquaient en particulier les flacons. À ces indications s'ajoute désormais la

documentation archéologique montrant l'existence de parfumeries groupées sur le forum ou à ses abords immédiats dans des cités telles que Pompéi et Paestum en Campanie ainsi que sur l'agora de Pella en Macédoine, au 1^{er} siècle avant J.-C.

Les parfumeurs jouaient de multiples rôles. Outre les cosmétiques, les onguents et les résines odoriférantes, on achetait chez eux des drogues médicinales. Plusieurs dénominations désignent des spécialités qui devaient parfois se recouper et dont les limites nous échappent souvent. Les mieux définis sont les *thurarii*, vendeurs d'encens, et les *unguentarii* produisant et vendant des huiles parfumées avec des fleurs et des épices. Les *seplasiarii* qui tiraient leur nom de Seplasia à Capoue, devaient avoir un rôle comme fournisseur de médicaments – en fait, des huiles parfumées servant de médicaments. Cicéron (*Contre L. Pison*, 24-25) et Pline (*H.N.* XXXIV, 108) citent la Seplasia comme l'ensemble du groupe professionnel des parfumeurs-pharmaciens. Plus spécialisés encore semblent être les *pharmacopolae* qui vendaient et certainement produisaient des drogues médicamenteuses, les *aromatarii* qui devaient importer et vendre les épices et les *herbarii* qui fournissaient des plantes médicinales dont certaines entraient dans la composition de parfums à vocation de médicaments.

Mais au-delà de leur fonction propre, les parfumeries étaient, comme à Athènes, des lieux de sociabilité et de contact entre les aristocrates et le peuple pour toutes sortes d'affaires. Ces lieux de rencontre étaient le centre de toutes les informations dans un monde sans média. Les boutiques de parfumeurs étaient le lieu de rendez-vous des flâneurs dans toutes les cités (Plaute, *Epid.* II, 2, 199 ; Varron, *De lingua latina* VIII, 55). Le parfumeur était donc le pivot de réseaux de relations.

Grâce à l'épigraphie sur pierre que le professeur N. Tran a commentée dans le séminaire donné le 28 novembre 2012, quelques parfumeurs de l'époque romaine sont connus. Le plus souvent, il s'agit d'hommes, mais des femmes ont aussi exercé ce métier, parfois avec leur mari (figure 4). Le corpus épigraphique disponible indique que les parfumeurs étaient surtout des esclaves et des affranchis :



Figure 4 : Inscription funéraire de Caius Popillius Anthus faite par sa femme Domitia Plecusa, une affranchie, et par Caius Popillius Hermeros, affranchi du parfumeur lui-même ici qualifié d'*unguentarius* et de son frère lui aussi prénommé Caius. Épitaphe trouvée à Rome. Première moitié du 1^{er} siècle de notre ère (Musées Capitolins inv. 5187 ; *C.I.L.* VI, 100002) (cliché J.-P. Brun).

42 inscriptions sur les 58 connues mentionnent ces statuts juridiques et seulement huit se rapportent à des personnes nées libres. Les épitaphes donnent toutefois une image déformée de la réalité car la prédominance des esclaves et des affranchis s'explique par leur besoin de reconnaissance sociale fondée sur le travail. L'esclave, qui n'avait pas d'existence légale, ne pouvait s'affirmer que par son métier et par sa compétence qui lui offraient une certaine liberté d'action et une forme de reconnaissance publique. À l'affranchi, qui avait un devoir d'*obsequium* envers son ancien propriétaire, était dénié le droit d'accéder aux fonctions politiques. Comme le travail et la fortune étaient les seules marques de reconnaissance des affranchis, ces derniers mettaient en avant leur profession lorsque, ayant atteint une certaine aisance, ils faisaient édifier un monument funéraire.

Certains de ces parfumeurs acquéraient une aisance enviable car la fabrication et le commerce des parfums étaient lucratifs. Les artisans que nous connaissons par leurs épitaphes étaient suffisamment fortunés pour faire édifier un monument funéraire. Toutefois, aucune inscription ni texte ne mentionne de parfumeur de naissance libre qui aurait été élu à des magistratures locales. Au III^e siècle, la parfumerie, déjà décriée par les auteurs de la fin de la République à cause des fraudes, était considérée comme une *sordida ars* dans la *Vie d'Héliogabale* (XXX, 1). Si un parfumeur enrichi s'est suffisamment élevé dans la hiérarchie sociale pour atteindre les magistratures, il n'en a sûrement pas fait mention dans des inscriptions publiques.

Pour des raisons évidentes de concentration de clientèle, les parfumeurs se pressaient dans certaines rues bien connues pour cette activité. Certaines formes de solidarité devaient être courantes entre eux mais l'étude des inscriptions n'a permis de retrouver que deux mentions assurées de collèges, à Rome et à Alexandrie.

Les usages antiques du parfum

L'Antiquité classique hérita des civilisations de l'âge du bronze du bassin oriental de la Méditerranée toute une tradition d'usages et de procédés de fabrication de parfums et de cosmétiques qui se différencièrent et se complexifièrent en fonction de l'évolution des sociétés et des contacts avec des populations toujours plus lointaines.

Les informations dont nous disposons aujourd'hui montrent que l'usage des parfums a eu, à l'âge du bronze, un rôle principalement rituel en rapport avec le culte divin progressivement étendu aux rois auxquels il conférait des pouvoirs de commandement et d'invincibilité. De là, il serait passé à l'usage quotidien des rois, puis de leur entourage et enfin à l'aristocratie par imitation. Au fil du temps une spécialisation se créa. Les parfums à brûler, bois et résines, furent le plus souvent réservés aux communications avec les dieux qui se nourrissaient de ces senteurs. Ces fumigations donnaient aux temples une bonne odeur sensée attirer les dieux dans leurs demeures terrestres.

Les huiles parfumées remplirent progressivement des fonctions bien plus étendues, dépassant la sphère religieuse pour couvrir l'essentiel des besoins du corps. Cette reconstruction est toutefois incertaine, dépendante qu'elle est de la nature des textes conservés qui traitent principalement des usages sacrés ou royaux, dans une mesure moindre de ceux de l'aristocratie. Les usages profanes, surtout ceux liés à la séduction, étaient probablement bien plus importants que les sources ne le laissent entrevoir.

Ces principaux emplois sont détectables dès la période orientalisante. Ils sont surtout connus par la littérature, principalement grecque et latine, mais l'archéologie

apporte peu à peu des compléments significatifs sur cette question pour les civilisations pour lesquelles manque toute source écrite et sur des pratiques que les textes antiques ne mentionnent pas ou incomplètement. Les documents dont nous disposons aujourd'hui ne sont pas assez précis pour relier telle mode à tel moment historique ou à telle évolution de la société comme on peut le faire pour les XVII^e-XX^e siècles, mais nous savons que ces modes ont existé et qu'elles furent le plus souvent lancées par les plus puissants personnages de leur temps.

À défaut de suivre tous les soubresauts de la mode par manque de documents, on peut retracer les grandes lignes de l'évolution des usages : la séduction, le marqueur social, les soins du corps, la médecine, les funérailles et les rituels divins.

La première fonction, fondamentale, est d'envoyer des signaux olfactifs envers des individus de l'autre sexe, ou parfois du même sexe, pour engager les rapprochements. Dès l'*Illiade* et l'*Odyssee*, les huiles parfumées sont au cœur des entreprises de séduction. Les déesses, allégories des femmes rêvées, sentent bon par nature car elles se nourrissent de nectar et d'ambrosie et aucune matière terrestre ne corrompt leur corps magnifique. Et pourtant, quand elles veulent parvenir à leurs fins, elles s'empressent de mettre des parfums artificiels afin de renforcer, s'il est possible, leur pouvoir de séduction. Dans ce jeu de miroir entre l'Olympe et la cité, les déesses se comportent comme des femmes et les femmes imitent les déesses : la célèbre toilette d'Héra dans le chant XIV de l'*Illiade* deviendra le modèle à suivre pour les femmes mariées.

Que des philosophes, comme Socrate, se soient écriés que les femmes, surtout lorsque ce sont des jeunes mariées, n'ont pas besoin de parfum sous prétexte qu'elles en exhalaient elles-mêmes, n'implique pas, bien au contraire, que cette attitude reflétait la norme de la société. D'ailleurs, dans le banquet fictif où Socrate s'exprime ainsi selon Xénophon, Callias, l'hôte, entend bien ordonner qu'on apporte des parfums pour agrémenter la fête donnée en l'honneur d'Autolycos dont il convoite les faveurs. Ce « banquet », prétexte à échanges philosophiques, offre un aperçu des mœurs homosexuelles dans l'Athènes classique. Les huiles parfumées ou non jouent en effet un grand rôle dans les rapports entre éraistes, hommes mûrs et éromènes, garçons, qui se rencontrent notamment à la palestre et dans les banquets. Théophraste, dans son traité sur les odeurs, estime d'ailleurs que certains parfums, notamment le *rhodion* et le *kypros*, conviennent mieux aux hommes (*Des odeurs* 42).

Ce modèle culturel d'usage des parfums pour les femmes et pour les hommes a été largement diffusé par la colonisation grecque et phénicienne. Les Phéniciens, parmi les premiers marchands de parfums de la Méditerranée, ont joué un grand rôle non seulement commercial mais aussi de diffuseur culturel pour l'emploi des parfums, en Sicile, en Sardaigne et dans toute la bordure méridionale du bassin méditerranéen, mais le manque de sources écrites ne permet pas de retracer ces aspects qui sont documentés surtout par les découvertes de flacons de parfums.

En Italie, les Grecs des colonies et les Étrusques furent les vecteurs de la pénétration des parfums qui accompagnaient les fêtes. Les Étrusques fabriquèrent, dès le milieu du VII^e siècle, les parfums jusqu'alors importés et ils diffusèrent leurs propres productions à l'intérieur du pays avec les pratiques qu'ils impliquaient.

Durant l'Empire romain, les parfums avaient pris une place telle dans la vie des femmes que le droit avait intégré ce besoin. Avec l'essor du christianisme, certains Pères de l'Église ont fustigé l'emploi du maquillage et des parfums pour la séduction, entendant les réserver à des fins pieuses ou médicales. Mais lorsque le christianisme s'est répandu dans les classes supérieures de la société, il a fallu qu'il compose avec l'usage des parfums trop ancré dans la culture de la toilette féminine

pour en être éradiqué car, encore à cette époque, le parfum était aussi un signe de distinction sociale, fonction essentielle dès les débuts de son histoire.

À l'âge du bronze, en Orient et en Égypte pharaonique, l'usage des parfums était surtout réservé aux rois et aux nobles. Utiliser des parfums et avoir une chevelure longue, soignée et parfumée étaient pour les hommes de l'époque archaïque le signe olfactif et visuel de l'appartenance à l'aristocratie. Cette marque de distinction est attestée par l'archéologie : les tombes des nobles contiennent des flacons tant en Grèce propre que dans le monde colonial. Ces mœurs furent adoptées très tôt par les Étrusques qui se parfumaient lors de banquets où les femmes étaient invitées.

Lorsque les parfums sont devenus plus abordables pour la majorité des citoyens au cours de l'époque classique, comme le montrent les comédies d'Aristophane, une hiérarchie des parfums s'est créée, fondée sur la rareté des ingrédients et la complexité des recettes. La spécialisation et la complexification grandissantes des fabrications ont nécessité des réseaux d'échanges de plus en plus développés pour s'approvisionner en matières premières, notamment exotiques et pour se fournir en produits finis plus ou moins luxueux. Ainsi pouvait-on se distinguer en mettant des parfums de luxe, laissant au peuple les produits communs, fabriqués à base d'ingrédients locaux.

La divergence entre parfums communs produits localement et parfums de luxe incorporant des substances importées de grand prix se manifeste dans la littérature et dans la documentation archéologique. Dans les niveaux archéologiques des VI^e et V^e siècles, les flacons deviennent plus fréquents qu'auparavant mais ils sont encore fabriqués en céramique décorée de peintures parfois très artistiquement élaborées, ou, pour les plus luxueux, en métal, en pierre ou en verre. La situation change au cours du IV^e siècle : la décoration des vases à parfum se simplifie ; celle des lécythes est souvent réduite à une résille de traits noirs, puis dans la seconde moitié du siècle apparaissent de très nombreux flacons sans décor qui supplantent les lécythes dans le dernier quart du siècle. Ces flacons à long pied plein, seulement vernis à l'intérieur pour éviter que l'huile ne suinte trop vite, devaient contenir les parfums de qualité inférieure et manifestent une forme de démocratisation de leur usage.

À Rome, Plaute, à la fin du III^e - début du II^e siècle, est un témoin privilégié de cette hiérarchisation des parfums, évoquant l'huile parfumée au jonc qu'emploient les prostituées de bas étage. À l'autre extrémité, la surenchère rendait les parfums toujours plus exotiques, coûteux et spécialisés. Le luxe collectif de la Rome victorieuse des II^e et I^{er} siècles se combinait au luxe individuel où chaque aristocrate essayait de dominer ses semblables par des parfums toujours plus complexes ou des usages toujours plus extravagants.

Au début de notre ère, les parfums ont pénétré bien des actes de la vie quotidienne. Répandre des parfums de prix à l'occasion de banquets, de spectacles, ou en toute occasion sociale, est la marque du luxe manifesté par les grands de ce monde imités par le reste de la société.

Que le parfum ait servi de marqueur social et qu'il ait été l'un des agents de munificence des princes n'empêche pas que l'usage quasi universel des huiles parfumées à partir de l'époque hellénistique ait eu une incidence directe sur le bien-être des citoyens. Ces soins du corps se manifestaient à l'occasion des exercices gymniques et surtout du bain. L'huile parfumée passée sur le corps était en effet la suite normale du bain : il n'était pas concevable d'aller aux bains sans apporter sa fiole de parfum pour l'onction qui suivait.

La pratique s'est encore amplifiée à l'époque romaine, chacun apportant son parfum dans des fioles, notamment à partir du I^{er} siècle de notre ère, dans des

flacons sphériques en verre pourvu d'une chaînette de suspension dont les fouilles de Pompéi ont donné de nombreux exemplaires.

L'utilisation, après le bain, des huiles parfumées reposantes et curatives, rencontre une autre tradition, proprement médicale. Les résines et substances odorantes ayant des effets thérapeutiques réels ou supposés, la pharmacie et la parfumerie n'étaient pas distinctes durant toute l'Antiquité. Les mêmes procédés aboutissaient à des onguents utilisés aussi bien pour se parer que pour soigner. La plupart des parfums de base avaient des applications thérapeutiques et il est significatif que les recettes qui nous sont parvenues soient transcrites dans des traités de médecine, en premier lieu le *De materia medica* de Dioscoride qui indique les effets curatifs de chaque parfum.

Dès les premiers traités médicaux grecs de la tradition hippocratique, l'huile est aussi largement prescrite que le vin dont l'alcool dissout de nombreuses substances. À la fin du IV^e siècle, Théophraste explique que les substances aromatiques ont des propriétés astringentes et échauffantes et aussi des vertus pharmacologiques.

À Rome, les médecins faisaient appel à la *Seplasia*, entendue comme l'ensemble des parfumeurs, pour fournir les médicaments. Mais il existait bien sûr des médecins consciencieux préparant eux-mêmes leurs remèdes. Une tombe datée du II^e siècle de notre ère et découverte en 1847 à Saint-Médard-des-Prés en Vendée appartenait probablement à un de ces médecins. Pour éviter les dangers ou les désagréments dus aux fraudes, l'armée romaine semble avoir employé ses propres fournisseurs et préparateurs. Outre l'usage hédoniste des parfums par les soldats, les huiles médicamenteuses et autres drogues étaient nécessaires pour les soins pratiqués dans les infirmeries. Les corps de troupe disposaient donc de médecins, le plus souvent

d'origine orientale, d'infirmiers et de fournisseurs de médicaments. Ce pourrait être la fonction des *seplasiarii* plusieurs fois mentionnés en contexte militaire.

Si le parfum soignait, il ne pouvait tout guérir. La fonction guérisseuse et de préservation du corps se combine avec le marqueur social pour élaborer les usages funéraires. Lors des funérailles, le parfum était utilisé à la fois pour préparer et préserver le corps pour le voyage vers l'au-delà, et aussi pour accompagner le défunt, en soulignant son niveau social et en fournissant le parfum pour les banquets éternels. Les flacons à parfums sont ainsi associés aux amphores et aux services à boire dans les tombes de l'époque archaïque à l'époque romaine en tant qu'objets personnels accompagnant le mort. Après la crémation du corps, du parfum était répandu sur le bûcher et sur les os pour qu'ils en soient imprégnés, et lors des cérémonies sur la tombe, on versait du parfum sur la stèle funéraire (figure 5).

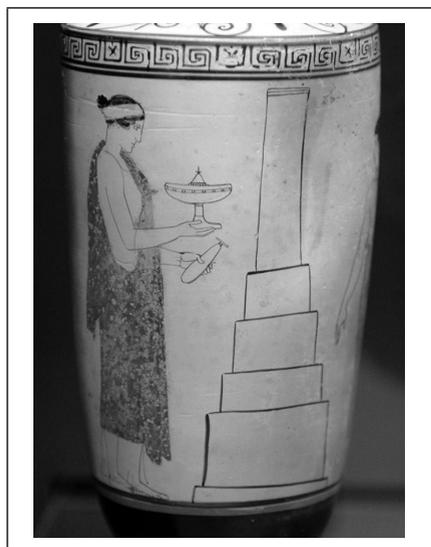


Figure 5 : Femme apportant des parfums à une tombe, tenant un *exaleiptron* et versant le contenu d'un alabastré sur la stèle funéraire.

Lécythe attique à fond blanc du Peintre d'Achille. V^e siècle avant J.-C. (Oxford, Ashmolean Museum) (cliché J.-P. Brun).

Si les parfums sont désirables pour les hommes et les femmes, ils forment l'essence même des dieux. C'est à l'odeur qu'on les reconnaît et c'est par l'odeur qu'on communique avec eux car ils se nourrissent des vapeurs odorantes que leur envoient les hommes.

Les sanctuaires sont des lieux embaumés car leur bonne odeur est censée attirer les dieux dans leurs demeures terrestres. Dans l'Antiquité classique, cette bonne odeur provient des bois brûlés sur les autels, des viandes de sacrifice, des couronnes de fleurs, des plantes des jardins, de l'encens et des parfums dont on enduit les statues. Le parfum lui-même est employé sous deux formes : les résines à brûler, particulièrement l'encens et les huiles enfléchées dont on oint des statues de culte et des participants aux cérémonies.

L'archéologie des ateliers de parfumeurs

Depuis une vingtaine d'années, l'intensification et la spécialisation des recherches archéologiques ont permis de repérer des installations de production de parfums. Certaines remontent à l'âge du bronze, d'autres à la période hellénistique ou à l'Empire romain. Le cours s'est attaché à passer en revue ces sites afin de déterminer les caractéristiques des ateliers de parfumeurs et d'écarter les gisements identifiés de façon erronée.

L'âge du bronze

Si l'archéologie des parfums, sous sa forme d'étude des flacons et notamment des vases décorés, débute au XIX^e siècle, celle des ateliers de parfumeurs est récente. Elle s'enracine dans les tentatives d'interprétation de certaines salles des palais minoens et mycéniens, en Crète et dans le Péloponnèse. Cette détermination a été proposée pour le site de Bolanis à Chamalevri en Crète orientale, daté de la fin du III^e millénaire avant J.-C., pour la pièce 47 de Zakros, un palais de Crète orientale détruit au XV^e siècle avant J.-C., pour la Maison Ouest de Mycènes, pour la cour 47 du palais de Pylos à l'ouest du Péloponnèse, détruit à la fin du XIII^e siècle et pour la maison B de Zygouries entre Mycènes et Corinthe, datée de l'Helladique récent IIIB. Un examen attentif des indices avancés par les archéologues qui ont dégagé ces vestiges ou qui les ont publiés comme parfumeries montre que ces identifications sont erronées ou, à tout le moins douteuses pour certaines, même lorsqu'elles paraissent soutenues par des analyses chimiques ou polliniques.

Déterminer l'existence d'un atelier de parfumeur est en fait un exercice délicat, surtout pour les périodes reculées. Au cours de l'âge du bronze, et encore pendant la majeure partie du I^{er} millénaire avant notre ère, l'atelier de parfumeur ne se distingue guère d'une cuisine. On devait y utiliser des foyers et des marmites, des mortiers pour broyer les ingrédients et des entonnoirs pour remplir les flacons à parfums.

La combinaison d'observations précises faites sur des sites bien conservés et d'analyses chimiques des restes végétaux, notamment les pollens, les charbons de bois et les graines, devrait permettre d'identifier ces ateliers. Cette démarche a été récemment appliquée à la fouille de l'atelier de Pyrgos-Mavroraki, près de Limassol à Chypre, par une équipe du Consiglio Nazionale della Ricerca dirigée par R.M. Belgiorno. L'atelier, situé à quatre kilomètres de la mer, dépendrait d'un palais. Il a été détruit vers 1850 av. J.-C. par un tremblement de terre suivi d'un incendie. Sept pièces ordonnées autour de deux cours ont été dégagées. Diverses activités y ont été identifiées : filage et tissage de la laine, métallurgie du cuivre,

production d'huile et de parfums. Selon les fouilleurs du site, les opérations d'enfleurage d'huile étaient en cours au moment du tremblement de terre : quatorze petites fosses contenaient des cruches qui auraient servi à la macération des matières premières odorantes dans l'huile d'olive et, autour, se trouvaient des meules de basalte, des pilons, des tasses à bec latéral, des entonnoirs, des louches, des cruches et des flacons à parfums en céramique.

L'étude des graines et des charbons de bois complétée par les analyses polliniques a indiqué la présence de plantes faisant partie de l'environnement proche et ne donne donc pas d'indication en soi sur la nature de la fabrication dans cet atelier. Cette identification est donc demandée aux analyses chimiques, mais leur interprétation, déjà complexe du fait de la dégradation des matières organiques et du manque de référentiel, dépend surtout des méthodes utilisées. À Pyrgos-Mavroraki, les échantillons ont été analysés par absorption chromatique, méthode consistant à diluer la matière organique encore piégée dans les sédiments ou les poteries dans des solutions acides ou alcalines puis à obtenir par un réactif une couleur considérée comme spécifique d'un produit. Pour spectaculaires que soient les identifications publiées, cette méthode ne peut donner des résultats assurés. Comme l'a montré N. Garnier dans le séminaire donné le 24 octobre 2012, toute résine peut réagir au test de couleur jaune, et pas uniquement le térébinthe. La méthode employée est abandonnée aujourd'hui au profit de méthodes beaucoup plus sophistiquées telles que la chromatographie gazeuse ou liquide, associée à la spectrométrie de masse et à d'autres techniques de pointe. Sur la base des publications existantes, on ne peut donc pas prouver, à partir des analyses chimiques, que l'atelier de Pyrgos-Mavroraki était destiné à la production des parfums.

Toutefois, le gisement, exceptionnel par son état de conservation, semble bien correspondre à un lieu d'élaboration d'huiles parfumées : la composition des objets et des structures retrouvés, comme leur disposition, sont compatibles avec celles d'un atelier de parfumeur. L'objet le plus extraordinaire est un vase de céramique en forme de calotte, pourvu d'un tube oblique qui, retourné, s'adapterait à une marmite pour composer une sorte d'alambic primitif. En attendant d'ultérieures confirmations, retenons que Pyrgos-Mavroraki pourrait être un bon exemple d'atelier de parfumeur travaillant pour un monarque occupant un palais à l'âge du bronze.

L'archéologie n'est pas parvenue à identifier des installations de parfumeurs postérieures à l'âge du bronze et antérieures à la fin de la période hellénistique. Ce constat s'explique par la conjugaison de trois facteurs : disparition des sources écrites, changement de nature des ateliers et fouilles peu minutieuses. Les parfumeurs du premier millénaire avant notre ère sont moins visibles que ceux du millénaire précédent car, du fait de la disparition des documents en « Linéaire B » qui les mentionnaient, les archéologues ont été moins incités à rechercher leurs traces. Par ailleurs, il semble qu'on assiste, avec la fin des ateliers liés aux palais, à une mutation : les ateliers deviennent artisanaux, travaillent pour une clientèle aristocratique plus variée et donc ne possèdent plus d'installations complexes aux abords du palais. Les quelques parfumeurs connus par les sources écrites de l'époque archaïque et classique sont de petits artisans, établis sur l'agora ou à proximité. Ils devaient disposer d'une boutique dotée d'un équipement minimal et polyvalent fait d'instruments de cuisine et de presses à torsion. Intervient dès lors le troisième facteur : à la différence des sites de l'âge du bronze, traditionnellement explorés en suivant les stricts protocoles des fouilles préhistoriques, les villes de l'époque archaïque et classique, surtout leurs

centres monumentaux, ont été dégagés, à partir du XIX^e siècle, dans le but de mettre en valeur les monuments et de découvrir inscriptions et statues.

L'époque hellénistique

Un des trois facteurs cités plus haut change dans le courant du II^e siècle avant J.-C., ou peut-être un peu avant. La hausse du niveau de vie des citadins au cours de l'époque hellénistique entraîne une extension de la clientèle des parfumeurs, une démocratisation de l'usage des parfums et une augmentation logique de la production pour faire face à cette demande accrue. De celles-ci, nous avons deux indices. D'une part, les petits flacons sans décor deviennent courants dans les habitations et dans les tombes. D'autre part, certains parfumeurs se dotent d'instruments plus performants que les simples sacs qu'on tordait, en adoptant des pressoirs à coins pour obtenir les huiles à enflurer et pour extraire certaines substances odorantes. Ce nouvel appareil devient dès lors un indice capital car, à la différence des pressoirs à torsion, il laisse des vestiges sous la forme de blocs de pierre et de trous de poteaux. Ainsi, même des fouilles trop rapidement conduites peuvent permettre d'observer ces vestiges d'une nature nouvelle.

Le cas de Délos est emblématique de ce point de vue. Délos est cette petite île centrale de l'archipel des Cyclades où la présence d'un grand sanctuaire panhellénique fit la fortune de la cité au cours du I^{er} millénaire avant notre ère. Elle connut son heure de gloire sous la première domination athénienne lorsque l'île était le centre sacré de la Ligue de Délos. Redevenus indépendants en 314 av. J.-C., les Déliens ont exploité et géré le sanctuaire jusqu'à ce qu'ils soient chassés par les Athéniens en 166 av. J.-C., lorsqu'un décret du sénat de Rome attribua l'île à Athènes. Déclarée port franc, Délos connut alors une rapide et brillante expansion cosmopolite, portée par toutes sortes de trafics, au premier rang desquels celui des esclaves que les guerres continuelles de cette période jetaient par dizaines de milliers dans les griffes des marchands. Les ruines de la ville hellénistique ont été largement dégagées par l'École française d'Athènes entre 1893 et 1914. De nombreuses boutiques ont été mises au jour le long de la rue qui mène du port et de l'Agora des Compétaliastes jusqu'au théâtre. Elles abritaient toutes sortes de commerces et d'artisanats ; certaines d'entre elles ont livré des blocs de marbre comportant une rainure circulaire et un bec verseur qui matérialisent l'existence de pressoirs. La plupart sont finement taillées, quelquefois ornées de décorations au niveau du bec verseur : elles pourraient indiquer l'existence de petits pressoirs destinés à la production des huiles parfumées. Pour vérifier cette hypothèse, une fouille stratigraphique a été engagée dans une maison du Quartier du stade qui présente des vestiges fort curieux : deux maies de pressoirs et quatre fourneaux (figure 6). Les recherches stratigraphiques ont montré que ce secteur avait connu cinq phases d'occupation correspondant à des transformations successives de l'habitat. Seule la phase 3 du dernier quart du II^e s. av. J.-C. - début du I^{er} s. av. J.-C. concerne la parfumerie ; elle est marquée par la construction de la maison avec son péristyle ainsi qu'une pièce de plan trapézoïdal qui abritait les pressoirs et les fourneaux. Il faut certainement restituer des pressoirs à coins ; Héron d'Alexandrie et les peintures de Pompéi et Herculaneum assurent que cet appareil était utilisé couramment par les parfumeurs. Les fourneaux, quant à eux, présentent en partie supérieure des orifices grossièrement circulaires d'un diamètre variant de 0,60 à 0,70 m. Sur ces orifices devaient être posés de grands chaudrons métalliques permettant de chauffer des récipients au bain-marie (figure 7).



Figure 6 : Pressoirs à huile et fourneaux d'enfleurage du début du 1^{er} siècle avant J.-C. dans la maison IB du quartier du stade à Délos (cliché J.-P. Brun).

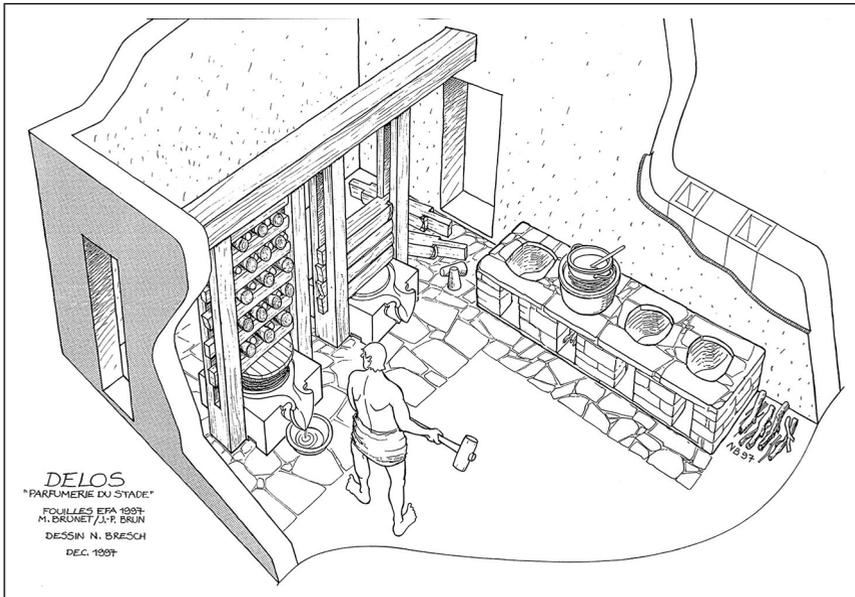


Figure 7 : Restitution de l'atelier de parfumeur de la maison IB du Quartier du stade à Délos (dessin N. Bresch).

L'association entre les pressoirs et ces fourneaux permet d'interpréter cette installation comme une parfumerie. Son destin fut interrompu quelques années après sa construction, peut-être lors de la destruction du quartier en 88 av. J.-C. Le relatif grand nombre de parfumeries trouve un écho dans la phrase de Pline l'Ancien (XIII, 4) : « Dans l'ancien temps [c'est-à-dire avant les malheurs que connut la cité], le parfum le plus renommé était celui produit dans l'île de Délos. »

La Judée

Si à Délos la consommation des parfums était liée aux besoins des sanctuaires puis à ceux de la frange de la société enrichie et cosmopolite qui peupla l'île entre 166 et 69 av. J.-C., en Judée, la demande était aussi liée à des besoins créés par la religion juive. Ainsi s'expliquerait l'atelier de parfumeur découvert à Jérusalem. Entre 1969 et 1982, les fouilles effectuées dans la partie haute de la vieille ville sous la direction de N. Avigad ont dégagé une maison datant de la période du Second Temple incendiée lors de la prise de la ville par Titus, en 70 après J.-C. Les inscriptions trouvées dans les décombres indiquent qu'elle appartenait à une famille de prêtres connue par ailleurs : Bar Qatros. Dans les pièces furent découverts plusieurs fourneaux, des mortiers en pierre, des poids de balance, des mesures et des flacons à parfum en terre cuite et en verre. L'association de ces divers instruments montre que cet atelier produisait des parfums et la personnalité des propriétaires semble indiquer qu'ils les destinaient au Temple.

La Judée était de fait une terre d'élection pour les parfums : on y produisait notamment le baume de Judée sous forme d'oléo-résine et de sarments appelés *xylobalsamum*, à Jéricho et dans l'oasis d'En Gedi. Aussi une construction remarquable de l'oasis d'En Boqeq au sud de la mer Morte a été interprétée comme une officine de production de parfums. Les fouilles effectuées par M. Gichon ont révélé des traces agraires du début de l'époque romaine où l'on a supposé des cultures de baumier et de palmier dattier. Un bâtiment à cour centrale englobant la tour est construit au début du 1^{er} siècle après J.-C. et occupé jusqu'au milieu du siècle (figure 8). Le sol de la cour et des pièces était couvert d'épaisses couches de

cendres témoignant d'une intense activité liée à des fours et à des bases circulaires interprétées comme des socles de moulins à grain et des bases de pressoirs que les archéologues ont attribués à la préparation des onguents et des parfums. Cette interprétation prend en compte des analyses anthracologiques et chimiques. Les résultats de ces dernières ne sont pas fiables car réalisées par la méthode des tests de couleurs. Les résultats publiés n'indiquent même pas la préparation d'huiles parfumées : seuls des gras animaux et du bitume. Quant aux études de charbons de bois, elles ont identifié de l'acacia, du

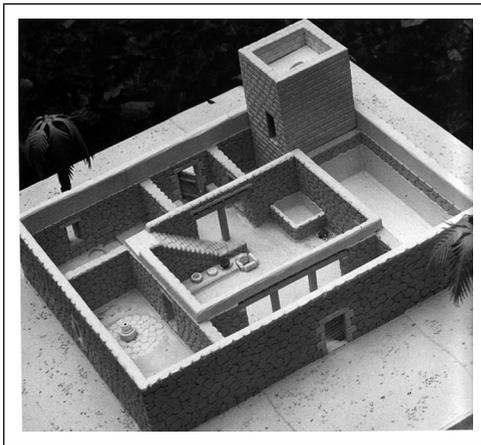


Figure 8 : Maquette du site d'En Boqeq, Israël (d'après Fischer, Gichon, Tal 2000).

peuplier de l'Euphrate, du cyprès et du palmier dattier, mais aucune plante spécifiquement employée pour la production de parfums.

Les installations de production alléguées se résument à des fours et à des bases circulaires qui pourraient être des vestiges de compartiments destinés à conserver les grains et à des mortiers aussi polyvalents que peu caractéristiques. De plus, la vaisselle céramique est banale ; seules des marmites, des bols et des cruches ont été découverts et pas de flacons. Aucun indice laisse soupçonner la production de parfums et il est vraisemblable que le bâtiment d'En Boqeq était un banal établissement agricole, probablement tourné vers la production de dattes.

La Campanie romaine

Longtemps dominés par certaines cités grecques et orientales ainsi que par l'Égypte, la fabrication du parfum connut un fort développement en Campanie à partir de la fin du II^e siècle avant J.-C. et durant au moins trois siècles. Cet artisanat n'est pas né du néant. Très tôt, cette production avait été implantée dans la péninsule italienne et Capoue y avait acquis une réputation flatteuse. Ce qui change à la fin de la République romaine et au début de l'Empire, c'est la conjonction de facteurs nécessaires à l'essor de la production des parfums et cosmétiques : la présence de riches personnages en quête de raffinements et de plaisirs toujours plus débridés, l'existence de matières premières locales et la possibilité de se procurer tous les ingrédients nécessaires, et la disponibilité de spécialistes possédant le savoir-faire indispensable.

De ces trois facteurs, le premier est essentiel : dans un monde où l'économie était dominée par la demande, tout développement d'un artisanat de luxe était conditionné par la présence d'une riche clientèle. Or le littoral de la Campanie, surtout Naples, Cumès et les champs Phlégréens, devint à partir de la seconde moitié du II^e siècle avant notre ère le lieu de villégiature privilégié de l'élite romaine. Dans les décennies du début du I^{er} siècle avant notre ère et dans le siècle qui suivra, tout ce que Rome compte de grands personnages aura sa villa, ou ses villas, dans ces lieux pittoresques, de Marius à Cicéron en passant par Lucullus. Ils s'y recevront mutuellement, faisant assaut de prouesses festives. Fêtes et banquets toujours plus raffinés demanderont non seulement des meubles de luxe, des esclaves choisis, des nourritures extraordinaires, des vins sélectionnés pour leur vieillissement et leur douceur, mais aussi des parfums – parfums à asperger sur les invités, parfums utilisés lors des séances thermales, parties intégrantes de toutes fêtes, parfums à brûler, parfums à mêler dans le vin, parfums pour les massages, préludes à bien des débauches. Une forte demande existait donc, grandissant avec le développement du luxe qui atteint son apogée entre le milieu du I^{er} siècle avant et le milieu du I^{er} siècle après J.-C.

Le second facteur était la présence de matières premières, localement produites ou importées. Sur ce plan, la Campanie était doublement privilégiée. Son terroir volcanique était d'une fertilité extraordinaire, encore favorisée par une pluviosité favorable et une chaleur printanière et estivale. Le Nord de la Campanie était largement complanté en vignes et oliviers. Une région en particulier, celle de Vénafre, donnait une huile d'olive très réputée pour sa délicatesse et son aptitude à être utilisée en parfumerie. L'huile d'olive, certes la plus employée, ne suffisait pas à couvrir tous les besoins, mais on cultivait aussi des amandiers et on importait d'autres huiles. La Campanie, du fait de son climat exceptionnel, produisait aussi de grandes quantités de roses qui trouvaient des débouchés lors des fêtes et cérémonies, sous forme de couronnes ou guirlandes, et dans l'artisanat de la parfumerie.

Si la conjonction de la production d'huile d'olive et de la culture des roses de plein champ explique la facilité de produire le « parfum à la rose d'Italie » (*rhodinon italikon*), elle ne suffit pas à répondre aux besoins de cet artisanat de luxe. Les parfums et les cosmétiques, toujours plus complexes et raffinés, demandaient d'autres ingrédients qui devaient être importés : des huiles exotiques, de ben ou de sésame et surtout des oléo-résines. Or le port de Pouzzoles, du fait de son rôle fondamental dans l'approvisionnement de la capitale du monde méditerranéen à partir du II^e siècle, rassemblait des marchandises de toutes les contrées, même les plus lointaines. Y étaient installés notamment des Nabatéens qui jouaient un rôle crucial dans le trafic de l'encens, de la myrrhe et des ingrédients venus d'Arabie, de la corne de l'Afrique, de l'Inde et d'Extrême-Orient. Importer les ingrédients ne suffisait pas, il fallait aussi les hommes de l'art. Les parfumeurs connus par les inscriptions de la région sont souvent des esclaves ou des affranchis ; certains devaient être d'origine orientale et avoir été achetés dans le but d'utiliser leur savoir-faire, d'autres peuvent être nés dans la région et avoir été formés à exercer ce métier selon des méthodes ancestrales.

Que soient réunies les conditions les plus favorables pour un essor de la parfumerie en Campanie, les documents écrits qui nous sont parvenus en témoignent. Mais cet état de fait n'implique pas que l'archéologie soit toujours à même de retrouver les lieux de production. Les vestiges mis au jour à Pompéi et à Paestum sont toutefois caractéristiques.

Pompéi

À Pompéi, la zone centrale de la ville détruite par le Vésuve durant l'automne 79 après J.-C. a été explorée à partir de 1820. Plusieurs boutiques de parfumeurs sont situées le long de la Via degli Augustali où deux inscriptions faites par des fabricants d'onguents appellent à voter pour des candidats qui se présentaient à l'édilité chargée du contrôle du marché et des commerces. A. Maiuri, surintendant de l'archéologie de la Campagne, remarqua en 1927 des blocs de pierre dans une boutique de la rue située au n° VII 4, 24-25. Les recherches qu'il ordonna mirent au jour la base et des montants de bois d'un pressoir à vis. Pour comprendre la chronologie et le fonctionnement de cet atelier, deux campagnes de fouilles stratigraphiques furent réalisées en 2001 et 2002 par le Centre Jean Bérard de Naples (CNRS / École française de Rome). Ces recherches ont permis de scander en quatre phases l'évolution de la



Figure 9 : Cuves à huile et fourneau d'enfleurage du début du I^{er} siècle après J.-C. dans l'atelier VII 4, 24-25 à Pompéi (cliché J.-P. Brun).

maison qui abrite une officine de parfumeur largement ouverte sur la rue. Lors de la phase 3, datable de la seconde moitié du I^{er} siècle avant J.-C., de grandes transformations furent réalisées dans l'atelier : deux cuves d'une contenance moyenne de 4300 litres furent creusées de part et d'autre d'une chaudière (figure 9). Cette dernière comprenait un alandier rectangulaire et une chambre de chauffe cylindrique d'un diamètre de 0,70 m. Des analyses chimiques effectuées sur des fragments de parois par le laboratoire N. Garnier selon la méthode de la chromatographie en phase gazeuse couplée à la spectrométrie de masse,

montrent la présence d'acides gras insaturés dérivés des acides stéarique et palmitique et de stérols végétaux provenant d'huile végétale. Ces cuves faisaient donc partie d'une huilerie dont le pressoir n'a pas été retrouvé, mais dont la maie fut probablement réutilisée dans l'atelier de la dernière phase. Étant donné la date de construction de cet ensemble, il est vraisemblable que, comme à Délos, l'appareil de la phase 3 fonctionnait en enfonçant des coins. Le fourneau pourrait être interprété soit comme une chaudière en plomb contenant de l'eau dans laquelle on mettait un chaudron pour chauffer l'huile et les substances odorantes au bain-marie, soit comme une simple chaudière pour chauffer l'eau nécessaire à l'extraction de l'huile, soit les deux. L'atelier a été détruit par le grand tremblement de terre qui dévasta les environs du Vésuve en 62 ou 63 après J.-C. Un temps de désolation dut suivre la catastrophe, mais très vite les Pompéiens ont commencé la reconstruction : les boutiques et les ateliers furent les premiers réparés pour d'évidentes raisons économiques. De fait, la découverte, dans le sol de mortier de tuileau mis en place à la fin des travaux, d'un dépôt de trois monnaies dont deux identiques frappées en 65 après J.-C., montre que les travaux furent réalisés après cette date, au plus tôt cette année là. La construction de nouveaux murs et piliers détruisit en partie les installations antérieures, notamment la chaudière. Un pressoir fut mis en place dans une fosse maçonnée, ménagée entre les piliers en briques. La maie de pierre provenait probablement du pressoir qui était en fonction dans le même local, avant le tremblement de terre.

La poursuite des recherches a d'ailleurs assuré que la probable parfumerie du n° VII 4, 24-25 n'était pas isolée. En 2009, dans la boutique du n° VII 4, 30, une équipe recherche de l'Instituto Valenciano de Conservacion y Restauracion de Bienes Culturales dirigée par A. Ribera et M. Bustamante a mis au jour une cuve et la fondation d'un pressoir. Entre 2011 et 2013, cette même équipe et le Centre Jean Bérard se sont associés pour étudier les trois boutiques situées aux n° VII 4, 26, 27 et 28 dans le but de déceler d'autres installations de parfumeurs. Ces fouilles en cours ont été présentées par A. Ribera et M. Bustamante au cours du séminaire tenu le 5 décembre 2012. La boutique 26 avait conservé exceptionnellement une partie des pierres ponces qui ont recouvert la ville lors de l'éruption : leur fouille a livré une balance et des mesures à liquides en cuivre. La boutique 27 était équipée d'une cuve, mais on n'y a pas trouvé de pressoir dans la partie fouillée. La boutique 28 présente des vestiges plus significatifs. Dès la fin du II^e - début du I^{er} siècle avant J.-C., elle possédait une cuve probablement utilisée pour extraire l'huile ; ce bassin recouvert de mortier de tuileau était recoupé par une profonde fosse contenant plus d'une centaine de flacons à parfum en céramique.

Deux des boutiques (n° 25 et 30) ont livré des vestiges de pressoirs et il faut probablement restituer des presses dans celles qui possédaient une cuve (n° 24, 25, 28 et 30), à un moment ou à un autre, le plus souvent dès avant le tremblement de terre. Les appareils antérieurs à cet événement devaient être similaires à ceux représentés sur les peintures comme celle de la maison des Vettii. Mais lors de la reconstruction post-sismique, la disponibilité de presses à vis, une invention dont Pliny l'Ancien s'est fait l'écho, offrit l'opportunité d'une évolution qui n'aurait pas été aussi rapide sans cette césure. Un certain nombre de pressoirs furent modifiés en ce sens. Dans le cas de l'appareil trouvé en VII 4, 25, aucune certitude n'est acquise car les dispositions architecturales autorisent les deux possibilités, mais l'exemple de la presse d'Herculanum invite à envisager un appareil à vis. La correcte attribution de cet appareil à la production de l'huile à parfum par N. Monteix assure que ce type de presse était commun dans les parfumeries au moment de

l'éruption. Étant donné le progrès que représente la vis par rapport aux coins, la parfumerie VII 4, 25 de Pompéi en était probablement dotée : le parfumeur aurait profité de la nécessaire restructuration de son atelier après les dégâts du tremblement de terre pour s'équiper d'une presse plus performante et plus pratique.

Paestum

Dans la ville de Paestum, située à une centaine de kilomètres au sud de Pompéi, des dégagements réalisés dans l'entre-deux-guerres ont mis au jour, sur le forum, une boutique abritant une maie de pressoir. En 1995, il fut possible d'étudier la boutique et d'identifier les activités qui s'y déroulaient (figure 10). L'étude conjointe de la stratigraphie et des céramiques ou monnaies trouvées dans les couches permet de retracer l'évolution de cette boutique.



Figure 10 : Pressoir de la fin du I^{er} siècle de notre ère dans la parfumerie située sur le forum de Paestum (cliché J.-P. Brun).

Une première phase qui précède l'installation commerciale correspond à la création et à l'utilisation de la chaussée d'une rue entre l'époque archaïque et la fondation de la colonie latine. Dans les années qui suivirent 273 av. J.-C., le forum fut construit et limité par un mur en grand appareil auquel des boutiques aux parois de bois furent adossées. Il semble bien que ces premières boutiques étaient déjà des parfumeries car de petites fosses creusées dans leurs sols en terre battue contenaient quelques flacons à parfum ; leur nombre est insuffisant pour l'assurer en l'absence d'autres indices,

mais l'existence postérieure d'un atelier de production pourrait s'inscrire dans une longue tradition. La boutique telle qu'elle a subsisté jusqu'à présent fut édifiée dans une troisième phase datable vers 50-80 après J.-C. Cette construction fut suivie peu après, dans le dernier quart du I^{er} siècle ou au début du II^e siècle, par un quatrième état caractérisé par la mise en place d'un pressoir associé à un sol recouvert de mortier de tuileau. L'atelier ainsi équipé fonctionna durant les II^e et III^e siècles, avec quelques modifications. La boutique fut désaffectée probablement dans le courant du IV^e siècle et clôturée par un mur de façade édifié en blocs de remploi.

Comme dans les autres sites, c'est la maie du pressoir qui donne la clef de l'interprétation. Taillé dans un bloc de beau calcaire blanc mesurant 1,49 m de long, 1,19 m de large et 0,48 m de haut, le bloc présente un bec verseur adapté aux liquides. Les traces du bâti de bois montrent que la pierre était encadrée par deux montants verticaux de forte section liés par une poutre horizontale passant sous la pierre. La restitution d'une presse à vis centrale s'impose : la vis était manœuvrée à l'aide de barres horizontales et appuyait sur un plateau pressant les olives ou autres graines.

Comme à Délos, à Pompéi, et à Rome, cet atelier de parfumeur n'était pas isolé. Des sondages effectués dans les boutiques mitoyennes ont découvert des dépotoirs de flacons datés de l'époque hellénistique. Il semble donc qu'un marché aux parfums existât dans l'angle nord-ouest de la place dès les origines de la colonie et probablement jusqu'au IV^e siècle de notre ère. Parmi les diverses préparations possibles, celle du *rhodinon* est assurée car le territoire Paestum était à ce point couvert de roses au printemps que c'en était devenu un lieu commun poétique, une

référence obligée dès qu'on évoquait la cité. L'agglomération était entourée de champs dont les rosiers étaient réputés fleurir deux fois l'an. Malgré le naufrage de la littérature antique, nous sont parvenues neuf mentions de ces roseraies dans les œuvres de quatre poètes : Virgile (*Géorgiques* IV, 119), Ovide (*Pontiques* II, 4, 28 ; *Métamorphoses* III, 15, 708), Properce (*Élégies* IV, 4, 69) et Martial (*Épigrammes* IV, 42, 10 ; V, 37, 9 ; IX, 60, 1 ; XII, 31, 3).

Le vocabulaire employé (*rosaria* : champs de roses) et l'insistance sur la productivité de ces roses qu'on cueille deux fois l'an se réfèrent à des cultures de plein champ et non à des ornements de jardins. De telles roseraies ne s'expliquent que si leur production débouche sur un artisanat susceptible de générer des profits : la confection de guirlandes et surtout la fabrication des huiles à la rose, ce *rhodinon* qui était une spécialité réputée de la Campanie romaine. Mais comme « les roseraies odorantes de Paestum, destinées à vivre, s'effondraient brûlées sous le souffle du Notus matinal » (Properce), la production des parfums s'est effondrée à la fin de l'Antiquité et les parfumeries de Paestum ont fermé leurs portes, certainement du fait d'une baisse notable de la demande causée par la dépopulation et la paupérisation.

Séminaire : L'apport des analyses, de la céramologie et de l'épigraphie à l'étude des parfums dans l'antiquité

Le séminaire a développé des aspects particuliers de la production des parfums présentée dans le cours, en invitant des spécialistes et en exposant les résultats de fouilles récentes de Délos, Pompéi et Paestum devant l'université d'Oxford et les recherches menées en Campanie devant l'Università Federico II de Naples^b.

À Paris, le séminaire du 24 octobre 2012 a porté sur « Les analyses chimiques des flacons à parfum antiques », avec Nicolas Garnier, chimiste spécialiste des analyses archéologiques, et celui du 7 novembre sur « Les parfums à l'époque archaïque », avec Dominique Frère de l'université de Rennes. Le 28 novembre, Nicolas Tran, professeur à l'Institut universitaire de France et à l'université de Poitiers, a présenté « L'épigraphie des parfumeurs à l'époque romaine ». Le 5 décembre 2012, le séminaire a été consacré aux fouilles de parfumeries à Pompéi : le professeur Albert Ribera, archéologue municipal de Valencia (Espagne) et Macarena Bustamante, du Centre archéologique de Merida (Espagne) ont détaillé les recherches franco-espagnoles en cours dans la Via degli Augustali. Le 12 décembre, Xavier Fernandez, professeur de chimie à l'université de Nice, a montré comment il était possible de s'approcher de « La reconstitution des parfums antiques » en combinant les analyses chimiques et l'expérimentation.

Bibliographie sommaire

Belgiorno R.M. (dir.), *I profumi di Afrodite e il segreto dell'olio*, Roma, Gangemi, 2007 (254 p.).

Brun J.-P., « The production of perfumes in Antiquity. The cases of Delos and Paestum », *American Journal of Archaeology*, 104, 2000, 277-304.

b. Les enregistrements audio des séminaires sont disponibles sur le site Internet du Collège de France : <http://www.college-de-france.fr/site/jean-pierre-brun/seminar-2012-2013.htm> [Ndlr].

Fischer M., Gichon M., Tal O., *'En Boqeq, Excavations in an oasis on the Dead Sea, II, The officina, An early Roman building on the Dead Sea shore*, Mainz, Ph. von Zabern, 2000 (181 p., 61 pl.).

Faure P., *Parfums et aromates de l'Antiquité*, Paris, Fayard, 1987.

Frère D., Hugot L. (éd.), *Les huiles parfumées en Méditerranée occidentale et en Gaule. VIII^e s. avant J.-C. - VIII^e s. après J.-C.* Rennes/Naples, PUR/Centre Jean Bérard, 2012. En particulier : Bodiou L., « L'huile et le corps médical. Usages de l'huile dans la pharmacopée hippocratique », 221-230. ; Faure P., « Usages et images des huiles et parfums dans l'armée romaine impériale : parfums dans l'armée impériale », 291-306 ; Leka E., « L'emploi des huiles, des onguents et des parfums dans l'entretien des statues en Grèce ancienne », 277-290.

Reger G., « The manufacture and distribution of perfume », in : Archibald Z.H., Davies J.K., Gabrielsen V., *Making, moving and managing. The new world of ancient economies (323-31 BC)*, London, Oxbow, 2005, 253-297.

À paraître : Brun J.-P., Fernandez X., *Les parfums antiques*, Arles, Actes Sud, 2014.

ACTIVITÉS DE LA CHAIRE

Conférences

1^{er} octobre 2012 : Conférence à l'Institut national des sciences appliquées et des techniques de Tunis : « L'énergie hydraulique dans l'Antiquité ».

2 octobre 2012 : Conférence-débat au lycée français Gustave Flaubert à la Marsa sur le thème de « L'interdisciplinarité en sciences ».

2 octobre 2012 : Conférence à la Cité des Sciences de Tunis : « Les parfums dans la Méditerranée antique. Les fouilles archéologiques de parfumeries à Délos (Grèce), Pompéi et Paestum (Italie) ».

19 octobre 2012 : Conférence à l'Institut français de Naples : « L'énergie hydraulique dans l'Antiquité ».

26 octobre 2012 : Communication conclusive du colloque « Artifices Ideneos », Mérida (Espagne) : « L'archéologie de l'artisanat en Méditerranée occidentale. Acquis, lacunes et perspectives ».

30 octobre 2012 : Interview France Culture : présentation de la chaire « Techniques et économies de la Méditerranée antique ».

14 novembre 2012 : Séminaire dans le cadre du cycle de Mme G. Massard-Guilbaud au Centre M. Halbawchs, de l'École des Hautes Études en sciences sociales (ENS Bd. Jourdan) : « La mobilisation de l'énergie dans l'Antiquité : l'apport de l'archéologie ».

28 novembre 2012 : Communication au colloque « Avventura della scrittura. Documenti del Mediterraneo orientale antico » à Naples, Università Federico II : « La pratica della scrittura nei forti romani del deserto orientale egiziano ».

4 avril 2013 : Communication au colloque « Verre et histoire. Flacons, fioles et fiasques » à Rouen. Hôtel de la région : « Les parfums, les cosmétiques et le flaconnage dans l'économie antique ».

12 avril 2013 : Introduction à la journée d'études sur l'ouvrage d'A. Tchernia « Les Romains et le commerce », Aix-en-Provence MMSH.

17 avril 2013 : Conférence à l'Agora des savoirs de Montpellier : « Les parfums dans la Méditerranée antique ».

18 avril 2013 : Conférence au Centre archéologique du Var, Toulon : « Les moulins hydrauliques romains en Narbonnaise ».

18-19 mai 2013 : Participation à la table-ronde « Amphorae loquuntur, L'apport des inscriptions sur amphores à l'histoire de la production et du commerce de l'Antiquité tardive (v^e-vii^e s.) », organisé par Jean-Luc Fournet (École pratique des Hautes Études) et Dominique Pieri (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne).

5-6 juin 2013 : Communication au colloque de Pompéi « Le Mura di Pompei » : « Il muro in pappamonte nella conceria I 5, 2 : un tratto delle mura ? ».

Fouilles archéologiques

Janvier 2013 : Mission de fouilles archéologiques sur le fort romain de Xéron Pelagos et mission de prospections sur les mines d'or ptolémaïques du district minier de Samut (Égypte), en collaboration avec Hélène Cuvigny, Adam Bulow-Jacobsen, Thomas Faucher, Michel Reddé, Bérange Redon.

Mai-juin 2013 : Mission de fouilles archéologiques dans la nécropole romaine de Cumes (Italie) en collaboration avec Priscilla Munzi ; découverte d'une tombe à chambre intacte du ii^e siècle avant J.-C. et d'une série de monuments funéraires de la fin du i^{er} siècle avant J.-C.

Juillet 2013 : Mission de fouilles archéologiques en collaboration avec Bastien Lemaire sur la villa romaine de La Chaberte (Var) comportant des installations vinicoles et oléicoles, ainsi qu'un moulin hydraulique.

PUBLICATIONS

Livres et articles

Brun J.-P., Golvin J.-Cl., Lontcho Fr., *Les sites archéologiques de la baie de Naples*, Paris, Archéologie vivante, 2012.

Brun J.-P., « L'oléiculture en Italie durant l'Antiquité », in : Sehili S. (éd.), *L'olivier en Méditerranée entre histoire et patrimoine. Actes du congrès international de Sousse, 6-10 février 2007*, Tunis, Université de la Manouba, 2012, 87-111.

Brun J.-P., *Los usos antiguos de los productos de la viña y el olivo y sus implicaciones arqueológicas* in : Noguera Celdran J.M., Antolinos Marin J.A. (éd.), *De Vino et oleo Hispaniae*, (Murcia, 5-7 mai 2010), *Anales de prehistoria y arqueologia*, Murcia, 2012, 19-36.

Brun J.-P., « La produzione dei profumi nella Campania romana », in : Carannante A., D'Acunto M. (éd.), *I profumi nelle società antiche. Produzione, commercio, usi, valori simbolici*, Paestum, Pandemos, 2012, 300-317.

Brun J.-P., Conclusioni, in : Carannante A., D'Acunto M. (éd.), *I profumi nelle società antiche. Produzione, commercio, usi, valori simbolici*. Paestum, Pandemos, 2012, 318-325.

Brun J.-P., L'archeologia dell'energia idraulica nell'Antichità : un aggiornamento, in : Nasti F., Reduzzi F., *Per una comune cultura dell'acqua dal Mediterraneo all'America del Nord*, Cassino, Università di Cassino, 2012, 3-25.

Brun J.-P. « Techniques et économies de la Méditerranée antique », *L'Archéologue*, 126, 2013, 14-37.

Brun J.-P., Faucher Th., Redon B., Téreygeol Fl., « L'or d'Égypte. L'exploitation des mines d'or dans le désert oriental sous les Ptolémées », *L'Archéologue*, 126, 2013, 56-61.

Brun J.-P., « Le profumerie del foro di Paestum », in : *Rosantico. Natura, bellezza, gusto, profumi tra Paestum, Padula e Velia*. Catalogue d'exposition du Musée de Paestum, Napoli 2013, 63-67.